Document generated on 04/24/2024 9:51 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Vile ville

Suzanne Myre

Number 107, Fall 2005

Écrire la ville

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14283ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Myre, S. (2005). Vile ville. *Moebius*, (107), 77–84.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Suzanne Myre

Vile ville

Parc Baldwin. Dix amateurs de taï chi forment une jolie mosaïque mouvante sous les arbres centenaires. Ils bougent à l'unisson, sans aucun bruit, à peine effleurent-ils l'herbe en déplaçant leurs pieds chaussés de souliers chinois. Les contempler est un pur ravissement soporifique. On n'y comprend strictement rien, mais cela détend, autant que d'en faire. Cela demande également moins d'efforts.

Depuis une semaine, au lieu d'aller à l'enclos à chiens, Maryse promène son chien saucisse, Hygrade, dans les allées du parc. Elle a accroché à sa ceinture un sac de toile contenant une provision d'autres sacs destinés à ce que personne n'aime faire, mais il le faut bien, n'est-ce pas, si on ne veut pas un Paris à Montréal. Elle guette les propriétaires de chiens qui croient pouvoir s'en tirer en regardant ailleurs pendant que toutou fait *poupou*. Elle s'approche alors subtilement, retire un sac de sa provision et l'offre avec un sourire innocent. Elle fait mouche à tout coup.

Hygrade tire sur sa laisse, il a envie de gambader à son gré. Il fait « Wouf ! Wouf ! » de sa belle voix de chien saucisson pour remercier Maryse qui détache la laisse du collier. Une telle binette ne dérange jamais personne, elle attire la sympathie, les oh ! et les ah ! Comme il est mimi, ce petit chien-chien ! Mais cette fois, c'est le chien qui est dérangé. Alors que Maryse est occupée à flirter avec l'épagneul de Jacques, ou est-ce avec le Jacques de l'épagneul, Hygrade, d'ordinaire si pacifique, se rue sur un *taï chiant* et lui croque la cheville, cheville qui soutenait le mouvement de « la grue qui prend son envol ». Le petit chien est tenace, il mord dans le pantalon de coton noir, il reconnaît

le goût de ce tissu frais lavé au *Tide* parfum d'amandes émondées, le même savon à lessive que sa maîtresse utilise pour ses sous-vêtements. Il aime bien renifler les sous-vêtements de Maryse, se vautrer dans la dentelle et le fin coton, le mordiller, c'est son petit travers.

Pendant un court instant, Hygrade se retrouve soulevé du sol ; la grue est forte et l'envol a suivi son cours malgré l'incident. Déstabilisé, l'homme tombe à la renverse et écrase Hygrade sous ses puissantes cuisses de karatéka. Le chien disparaît sous le pantalon-parachute, couine un petit coup puis se tait. Maryse se précipite vers le groupe dont l'uniformité est brisée en dix morceaux contrariés par cette distraction, dix individus qui se penchent toutefois avec curiosité vers Marc, c'est ainsi que le tueur en kimono se nomme. Maryse se faufile vers le lieu de l'accident avec un tel affolement que les autres s'écartent en un seul bloc harmonieux. C'est charmant à voir. Ce que voit Maryse ne l'est pas moins : au-delà de la saucisse en forme de chien que Marc lui tend «Il n'est pas mort, il est vivant, enfin, je crois », il y a les yeux de l'amour. Et dire que depuis la naissance de Hygrade, elle se faisait chier à fréquenter les parcs à chiens puant la merde, dans l'espoir de rencontrer l'âme sœur. Hygrade est un peu sonné, légèrement décoiffé, peut-être a-t-il une ou deux côtes cassées, une patte disloquée, peut-être est-il traumatisé à vie, au point qu'il fera ses besoins partout sur le plancher de bois franc parce qu'il ne voudra plus jamais sortir de la maison mais elle s'en fout ; grâce à lui, elle a enfin rencontré un homme qui a du chien.

*

Avenue du Mont-Royal. Sylvie fait son épicerie, très tôt, avant que les habitants n'émergent de leurs condos, encore à moitié endormis, la couette mal placée, mais avec stratégie, les yeux gonflés des conséquences de la veille, à la recherche du café qui les lavera de leur mine de déterrés. Elle repère les denrées qui sont affichées en solde – chômage oblige – et entre dans les fruiteries intéressantes ; ce

n'est pas celles-ci qui manquent, elles poussent comme des champignons, à croire que chaque local subitement vacant recèle une graine de fruiterie sous la moquette, qui n'attend que la faillite du précédent propriétaire pour éclore. Il est grand le mystère des fruits et légumes sur le Plateau.

Un petit chien saucisse insignifiant bloque l'entrée de Yoga-fruits. Elle le tasse du bout du pied, il tente de la mordre. Non mais, pour qui se prend-il, ce petit boudin snobinard ? Devant l'étalage des produits bio, un mec vêtu d'une sorte de pantalon noir assez grand pour en faire une tente pelote la nuque d'une blonde pâmée. Leurs têtes se rejoignent tandis qu'ils décryptent la liste des ingrédients d'un yaourt. Il rit en lisant un mot compliqué, elle le bécote pour l'en féliciter, il lui rend son bécot, ça n'en finit plus. Sylvie déteste ces gens qui expriment leur libido en public. Pourtant, elle ne peut s'empêcher de les observer, tandis qu'elle ramasse quelques pommes. Son examen lui confirme une chose : le gars est en érection. Le large pantalon aux multiples plis est étiré par le devant d'au moins… beaucoup de pouces, évalue Sylvie, et le type ne porte pas de caleçon, c'est clair. Elle s'empare d'un kilo de bananes et se dirige vers la caisse, dégoûtée. Pas de danger que cela lui arrive. En sortant, elle bouscule à nouveau le chien saucisse, convaincue qu'il est parent avec le type à l'intérieur. Pas d'erreur possible, ils ont presque les mêmes proportions.

*

Second Cup. Sylvie décide de s'arrêter prendre un café pour se remettre de ses émotions. Ce n'est pas tous les jours qu'on croise un pénis érigé dans un commerce destiné à des fins tout autres. Elle dépose ses sacs et se masse les poignets. Elle a la sensation que ses bras se sont étirés d'un pouce, qu'un jour, à force de transporter des paquets aussi lourds, elle se retrouvera les mains aux genoux, comme un chimpanzé. Elle commande un café au lait, un croissant aux amandes massif et choisit un siège près de la porte-fenêtre. Elle sait que ces croissants, qu'elle ne peut s'empêcher de manger à raison de un par jour, contribuent à la brioche

qui se développe lentement autour de son nombril, mais bon, c'est une question de choix : se nourrir (agréablement) ou mourir (misérablement). C'est bien, les fruits et les légumes, mais aucun n'arrive à la cheville de la pâtisserie quand il s'agit de combler le vide affectif. Pas de pot, le couple libidineux a aussi besoin d'un café, pour calmer ses ardeurs ou les enflammer davantage. Ils s'assoient tout près d'elle. Ils ont beau chuchoter, elle saisit chaque mot.

— Tu es toujours en érection quand ce n'est pas le temps.

— C'est toujours le temps.

— Sauf quand on est au lit, apparemment.

— Je déteste faire l'amour au lit. Hygrade est toujours là, à nous regarder avec ses yeux fondants idiots, c'est gênant. Il me fait débander.

— Ne parle pas de Hygrade de cette façon. C'est grâce à lui qu'on s'est rencontré. D'ailleurs, il boite toujours.

— Tu accordes trop d'importance à ce cabot au nom ridicule.

— Hey, monsieur le *taï chieux*, un peu de respect s'il te plaît.

— Ton café est bon ?

— Il manque un peu de sucre, tu irais m'en chercher ?

Ainsi, il s'appelle Hygrade. Sylvie est au comble du bonheur. De ne pas être en couple, et d'avoir donné une taloche au petit avorton. Elle mord dans son croissant dont quelques miettes tombent sur le sol. Sur le trottoir, le chien la dévisage avec ses yeux en amandes, implorant. Il tire au maximum sur la laisse accrochée à un parcomètre et s'approche de Sylvie, tend son cou par la porte-fenêtre jusqu'à toucher sa cheville. Elle déchire un bout de croissant et le lui tend, espérant qu'il ait une allergie aux noix.

— Hey ! Ne faites pas ça ! Il ne supporte pas les produits farineux et sucrés. Ça le rend malade, il vomit partout.

— Désolée. Il est *si mignon*. Je ne lui ai rien donné, ne vous en faites pas.

— Il est mignon, je sais. Il est craquant, tout le monde le dit, enfin, presque tout le monde.

Elle regarde avec un air bête son mec qui revient avec un sachet de sucre brun. Il le déchire et en répand le contenu entier dans le bol.

— Qu'est-ce que tu fais ? C'est trop ! Il ne sera plus buvable ! Ah toi, tu es impossible.

Sylvie cale son café, s'essuie les lèvres et se lève en empoignant ses sacs d'une seule main. En passant devant le chien, elle ouvre l'autre main et laisse tomber un gros morceau de croissant. C'est encore agréable, à cette heure matinale, de marcher en ville. Il n'y a pas trop de monde, mais suffisamment pour vivre des expériences totalement inusitées, comme l'empoisonnement d'un chien saucisse. Elle descend la rue De Lorimier, tourne sur la rue Rachel et, en passant devant la Hotdogeria, elle réprime un petit rire.

*

La Boîte Noire. Les samedis soirs sont les plus ingrats à vivre lorsqu'on est célibataire. La ville vibre de tous ses pores ; elle est possédée par les couples, ils sont partout, enlacés, dans les restaurants, au cinéma, sur les terrasses, pas possible de sortir seule dans un lieu public sans se sentir *nobody*, pitoyable, *reject*. Les mains dans l'eau de vaisselle, Sylvie tente de se consoler en repensant aux maîtres du chien merguez, qui est peut-être mort dans son vomi à l'heure actuelle. Elle se repasse leurs échanges insipides, inspirés par une familiarité qui, inévitablement, engendre le mépris. Une tasse lui glisse des mains, tombe sur une assiette qui percute un verre. Sylvie attrape son sac et sort, avant que les murs et la solitude ne l'écrasent. Il lui faut s'éjecter de son monde, stérile et plein de la prétention de l'autosuffisance. Un film, l'issue de secours par excellence, la porte de sortie d'un monde sans relief et l'entrée vers un autre, coloré, aguichant. Elle arpente les rues animées en affectant une humeur allègre, elle acte l'insouciance en balayant d'un regard faussement intéressé les vitrines pleines d'objets inutiles. Elle a pourtant fait le test, avec les objets ; ça ne marche pas.

Au vidéoclub, elle est accueillie par un employé dont le menton en galoche lui rappelle quelque chose, mais quoi ? Tout lui rappelle quelque chose, mais elle ne se sait jamais quoi, c'est fatigant. Sa vie ressemble à un verre troué, elle ressent la sensation déplaisante de ne pouvoir rien retirer de tout ce qui lui arrive, comme si le résultat des événements, des expériences, des rencontres s'écoulait d'elle sans jamais arriver à colmater un espace positif, à la remplir un instant. Elle est comme le moment fugace qui suit le visionnement d'un film, juste avant que le sentiment qu'il procure ne s'évapore complètement.

Elle ignore ce qui lui ferait plaisir ce soir. Le menton en galoche pourrait la conseiller, il a la gueule cinéphile total. Il discute de manière agitée avec un gentleman belle-gueule qui la regarde du coin de l'œil avec curiosité, comme s'il la trouvait jolie, ou intrigante. Elle lui rend son regard, ajoute un sourire et exécute une pantomime pour signifier à l'homme qu'elle désire parler à l'employé. Réussi. Il s'amène sans perdre une seconde, le menton par-devant tel un gouvernail. Il profite du fait qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut pour l'emmener tout au fond, là où se trouvent les films d'horreur de série B. Pas du tout son truc. *Attack of the Killer Hot Dogs*, *Attack of the Tai chi Killer*, *Attack of the Saturday Night Singles Killer*. Elle relit les boîtiers deux fois, il s'agit sûrement d'une blague. Excité, il lui propose d'autres titres, aux coffrets décorés de créatures absurdes, tentaculaires, sanguinolentes. Il gesticule, sautille sur place, il adore ces films, il les a tous vus, il les reverrait, il va sûrement revoir l'un d'eux, pas plus tard que ce soir. Elle remercie le préposé dont l'enthousiasme endiablé la met mal à l'aise et abandonne l'idée d'un film, feuillette plutôt un catalogue de photos de stars des années soixante, s'attarde sur le faciès d'Anthony Perkins. Quelle bouille prédestinée ! Le gentleman s'approche d'elle, feutré dans le pas, tel un chat, un tigre. Quel flegme ! Il semble sortir tout droit de la revue de célébrités. Elle réprime un frisson, l'air climatisé, elle déteste cela, surtout avec ce soutien-gorge mou et moulant. Elle serre le livre contre sa poitrine.

— Tu aurais un titre de film à me proposer ? Je suis à court, et mon copain, là, il est disjoncté, il vit dans un autre monde.

— J'ai cru remarquer.

— Alors je fais ça, je demande à des gens, c'est intéressant et souvent on a d'agréables surprises.

— Moi aussi. Je suis à court. Je ne suis même plus certaine de vouloir regarder un film.

— Pourquoi on irait pas prendre un verre, dans ce cas ?

— Oui. Pourquoi pas ?

Il manquait cela à sa vie. De l'imprévu, se laisser aller. Finalement, qu'a-t-elle à se plaindre ? La ville offre tant de possibilités quand on est célibataire. Il suffit de sortir de chez soi. Ils marchent un peu rue Saint-Denis, n'arrivent pas à trouver un endroit à leur goût, c'est bondé et bruyant partout, à l'intérieur comme sur les terrasses. Il lui propose d'aller à son appartement, pas très loin, près du parc Jeanne-Mance. Il fait chaud, ils pourront s'installer sur le balcon, regarder les gens déambuler puis retourner au vidéoclub, s'ils en éprouvent l'envie.

Rapidement, elle se sent saoule. Qu'y avait-il dans cette boisson acidulée qu'il lui a servie ? Sa tête tourne, ce n'est pas mauvais, elle est toujours si tendue, tellement sur ses gardes. Ses vêtements rejoignent ceux de l'homme sur le plancher de sa chambre, qui n'est meublée que d'un lit. Il la fait doucement tomber sur le matelas et la retourne, face contre l'édredon moelleux. D'une seule main, il enserre ses deux poignets et de l'autre … (c'est possible, elle a fait ça ce matin, elle a empoigné deux sacs d'une seule main et de l'autre, elle a servi un bout de croissant au chien. Qu'en est-il maintenant de ce chien ? Un si petit morceau…) … de l'autre main, il presse un oreiller sur sa tête. Elle ne voit pas l'utilité de se débattre, de toute façon ses membres ont pris la consistance de la ouate, ils sont mous mous mous, presque inexistants. Elle a l'impression d'être enfermée dans une sorte de boîte sombre, où commence soudainement la projection de sa journée en technicolor : le chien saucisse, le couple excité par l'étude du yaourt, le pantalon noir

déformé par l'érection (justement, l'homme la pénètre, mais il ne s'agit peut-être que de son imagination parce qu'elle ne sent presque rien, tout est si flou, à part les images qui s'accélèrent sur fond noir), le café, l'innocent croissant meurtrier, les éclats de verre brisé dans le lavabo, les vitrines débordantes de choses, le menton en galoche qui parle (d'elle ?) au gentleman, les cassettes de série B aux titres insolites, Anthony Perkins...

Une clameur étouffée lui parvient de la rue, la rumeur lointaine et ordinaire de la ville. On dirait qu'elle s'évapore tranquillement.